

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L'Abeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 JUIN, 1881.

No. 37.

Société Laval.

LECTURE FAITE LE 8 DÉCEMBRE 1886 ..

Combien de temps un jeune homme, au sortir du collège, a-t-il consacré à l'étude ?

Monsieur le Président, Messieurs,

Novice encore dans les sciences mathématiques, je n'ose pas vous en faire l'éloge ; je préfère vous entretenir sur les quatre règles simples. Représentons-nous tout le vaste édifice des mathématiques appuyé sur quatre colonnes : l'addition, la soustraction, la multiplication, la division, et nous aurons une juste idée de leur importance. Sans elles, nous ne pouvons rien en fait de calcul ; mais si nous établissons sur elles toutes nos connaissances, à quelle hauteur ne peuvent-elles pas nous élever ? Déjà l'univers nous dévoile ses secrets ; nous pesons les astres comme dans une balance et nous marquons d'avance leur cours.

Quelque attrayant que le sujet puisse vous paraître, Messieurs, je ne le traiterai pourtant pas à fond. Je vous épargnerai les définitions et j'arriverai de suite à l'exemple ; car, dit un vieux romain des plus croyables : "*Iter, per præcepta, longum ; per exempla, breve.*" Ce qui veut dire en termes vulgaires : "Le chemin est long par les préceptes ; il est court par les exemples." Or voici le problème que je me propose de résoudre avec vous : "Combien un jeune homme emploie-t-il de temps à l'étude, depuis l'âge de raison jusqu'à ce qu'il quitte le collège ?" depuis l'humble *abc* jusqu'à l'audacieuse philosophie ? Il est entendu que nous ne voulons parler que du temps exclusivement consacré à l'étude.

Supposons des études préliminaires de sept à onze ans. Dans ces quatre années combien un enfant emploie-t-il de temps à l'étude ? Nous n'avons qu'à rappeler nos souvenirs. Ouvrons les portes du passé. Ces beaux jours de notre enfance se déroulent, pleins de charmes, à nos yeux, et le temps y ajoute encore une teinte de fraîcheur. Mais l'étude nous occupait peu alors, et nos pauvres livres avaient souvent à se plaindre de notre indifférence. Les vacances, les congés, les dimanches, voilà de mauvais jours pour l'étude. Il convient donc de les retrancher des quatre années.

Au centre de l'année, entre les mois de juillet et septembre, se trouve le mois d'août, opposant aux rayons brûlants du soleil son épais manteau de verdure : c'est le mois des vacances. Autant de fois les années feront leur révolution, autant de fois le mois d'août reparaitra avec un charme toujours nouveau. Donc en quatre ans quatre mois de vacances. Puis, en comptant chaque année 50 congés et 60 dimanches, nous serons bien malheureux si nous ne trouvons pas en quatre ans 200 congés et 240 dimanches et fêtes, c'est-à-dire 15 mois en les réunissant. 15 et 4 font 19, si toutefois vous n'avez pas d'objection, mais les études préliminaires sont de 48 mois ; ôté 19, reste 29 mois ou 870 jours.

Cherchons maintenant combien de temps par jour nous avons courtisé nos livres. Je me rappelle avec plaisir cette maison où tous enfants du village, nous nous rassemblions chaque jour. Quelle gaieté ! Quelle légèreté ! Quelle inconstance ! Le travail en gémit ! Le silence en est effaré ! Où est l'étude ? Il est vrai, un précepteur dévoué s'efforce d'attirer l'attention de son remuant auditoire. À l'un il apprend à bégayer les lettres de l'alphabet ; à l'autre il fait répéter "pa" "pa" "papa" ; à d'autres il offre une nourriture plus solide, selon les forces de chacun. Mais l'inconstant écolier s'agite, remue, tourne la tête, prête l'oreille à d'autres sons, et, la leçon finie, le précepteur donne son temps à d'autres élèves et le reste de la classe se passe à joner, ou du moins à ne rien faire. Ah ! Messieurs, si j'étais juge de la cause je dirais que 30 minutes par jour, c'est plus qu'il ne faut pour compter tous les instants d'étude de ce jeune âge ; cependant, il faut être libéral, j'accorde une heure par jour. Donc 870 jours de classe à une heure par jour font 870 heures. Mais comment métamorphoser ces heures en jours ?... J'écoute... O bonheur ! La division vient à mon secours ; elle me dit tout bas à l'oreille que 870 heures font 36 jours et 6 heures.

Nous avons fait un grand pas dans la vie. Deux lustres surchargés de douze mois couronnent notre jeune front et là-dessus, il faut le remarquer, nous avons réussi à compter 36 jours et quart consacrés à l'étude. Aussi quelles sont

nos richesses ! Déjà la grammaire française nous a tendu les bras, mais qu'elle renferme encore de trésors cachés pour nous ! Avec cela quelques notions d'arithmétique, et la lettre du Petit Catéchisme, voilà notre bagage de connaissances en face du Séminaire. Un jour suprême se leva : l'aurore nous vit encore sous le toit paternel ; le soir, une nouvelle demeure nous abritait, nous voyions ces murs pour la première fois.

Quelle est cette haute montagne qui se dresse devant nous ? De tous côtés, elle s'offre à nos yeux, rude, escarpée. Au sommet brille la science au regard étincelant, et pour atteindre ces hauteurs que de difficultés à surmonter ! Que d'ennuis à vaincre ! Que d'ennemis à combattre durant les neuf longues années que dure cette pénible ascension ! Ici, c'est une pierre qui nous fait broucher, là, c'est l'obscurité qui nous arrête ; là, une barricade de mots grecs s'oppose à nos efforts ; plus loin, un précipice inévitable s'ouvre sous nos pas : c'est le baccalauréat ; partout enfin, l'ignoble paresse, la légère gaieté offrent à nos cœurs de trompeuses amorces. Cependant, de temps en temps, une riche vallée se présente et étale à nos yeux toutes les beautés de la nature. Des prés verdoyants, des parterres émaillés de fleurs, de claires fontaines, des ruisseaux murmure dans leur lit de cristal, de magnifiques bocages où le chant du rossignol se joue avec le folâtre écho, tout ce qui peut faire le plaisir des yeux, tout ce qui peut récréer l'esprit semble s'y être donné rendez-vous. Qui n'a reconnu ces oasis sacrées déposées par le ciel même dans les déserts arides de l'étude ? et surtout qui n'a reconnu les vacances ?

Voilà, Messieurs, voilà un petit tableau de la vie de collège. S'il est des jours de pénible labeur, il est aussi des moments et des jours où l'esprit fatigué peut se reposer avec délices ; mais tout ce que l'étude n'enrichit pas, tout ce que le travail ne fertilise pas, nous le devons retrancher pour atteindre notre but.

Il faut d'abord signaler les vacances. Quelle large blessure elles font à nos études ! D'un seul coup, dans une seule année, elles nous enlèvent deux mois et les plus beaux de l'année. Qu'est-ce donc en 9 ans ? Ah ! voyez-les étaler à nos yeux en signe de triomphe dix-huit

mois, un an et demie. Quel superbe trophée! Et cela ne vous indigne pas, Messieurs! Je le vois bien, je perdrais mon temps à vous prêcher une croisade contre les vacances. Je me résigne, puisque ce sont là les mœurs du temps. "O tempora, o mores," dirait le grand Cicéron. Pour moi, je me contente de constater avec douleur qu'il ne nous reste plus que sept ans et demi d'étude.

Mais voici bien un autre ennemi qu'il faut vouer à l'exécration publique. Plus caché que le premier, et par conséquent, d'autant plus redoutable, il n'attaque pas nos études à force ouverte. Comme un serpent qui rampe sous le vert gazon et se cache sous les fleurs, il se glisse furtivement, s'insinue ça et là avec une adresse infinie, et fait si bien qu'il parvient à nous enlever 40 jours par année: c'est le congé. Soixante fois par année, il revient à la charge, mais seulement 20 de ses victoires sont complètes, 40 de ses attaques ne sont qu'à demi couronnées. Cependant à la fin de nos études, il se réjouit encore de la richesse de sa dépouille: 300 jours ou 10 mois arrachés victorieusement aux sept années et demi, de sorte que nous n'avons plus que 80 mois ou six ans et huit mois pour l'étude.

Courage, un nouveau coup menace nos études. Il est vrai que le coup part d'une main divine, mais nous n'examinons pas de quel côté vient la blessure, il nous suffit d'en constater la présence. C'est ainsi que nous retrancherons des études les jours consacrés au culte de Dieu, c'est à dire les dimanches et les fêtes. Ce sera le même compte que pour les congés. Sur 60 dimanches et fêtes qui se succèdent pendant l'année, un tiers environ sont des congés, et des quarante qui restent, il est juste d'en réserver encore la moitié; car, les dimanches nous n'avons d'étude que la moitié des jours ordinaires. D'où la conclusion la plus naturelle, c'est que les dimanches de même que les congés nous enlèvent dix mois. Voilà encore une somme assez ronde à soustraire des 80 mois et bon gré mal gré, il faut nous résoudre à n'avoir plus que 70 mois d'étude. Ainsi les vacances, les congés, les dimanches retranchés, il ne nous reste plus que des jours de travail.

C'est encore respectable, me direz-vous. Sans doute, si nous n'avions plus rien à retrancher; mais attendons la fin. Un architecte présenta un jour un plan d'édifice: chambres, salles, dortoirs, tout avait sa place, tout était disposé avec un art merveilleux; il ne manquait que le réfectoire et la cuisine. Le plan fut jugé incomplet et rejeté; on dit même que plusieurs se moquèrent du malheureux architecte. Pourquoi donc, Messieurs, pourquoi faut-il toujours une cuisine, un réfectoire? A-t-on

jamais essayé de vivre sans manger? L'homme ne peut-il pas se perfectionner à l'infini? Ne tend-il pas toujours au progrès? Mais laissons la théorie et entrons au réfectoire. Quel spectacle pittoresque! Chacun rivalisant d'ardeur a saisi sa lame et son trident. Le combat s'engage: "L'appétit au teint frais, aux regards affamés..."

(à continuer.)

L' Abeille.

"Forsan et lux olim meminisse iuvabit."

QUÉBEC, 15 JUIN 1881.

Incendio du faubourg St. Jean.

Nous ne venons pas rappeler ici en détails les différentes circonstances de cette lamentable catastrophe, qui sont connues de tous. Les événements de cette nature laissent une trace ineffaçable dans le souvenir de ceux qui en ont été les victimes ou les témoins.

Plusieurs de nos confrères externes, une trentaine, si nous sommes bien informés, ont eu à souffrir plus ou moins dans cette triste épreuve. A plusieurs d'entre eux le Séminaire a ouvert ses portes et nous avons maintenant le plaisir de les compter parmi nos confrères pensionnaires.

De tous côtés arrivent aux incendiés les marques de la plus vive sympathie. Son Excellence le Gouverneur Général a bien voulu visiter lui même le théâtre de l'incendie, et, ce qui est encore mieux, il a ouvert la liste des secours par une souscription de 500 piastres. Cette souscription a été comme le point de départ d'une longue liste où sont venus s'inscrire successivement toutes les maisons religieuses de la ville et tous les citoyens.

Les habitants du faubourg St-Jean sont desservis temporairement dans l'église des Sœurs de la Charité, en attendant que leur magnifique église soit relevée de ces ruines. Les travaux de réédification sont commencés.

Nouvelles locales.

Lauriers universitaires.—Les examens de licence en théologie ont commencé dimanche soir par celui de M. l'abbé A. Scott, professeur de Troisième. Le candidat a reçu le titre de licencié *summa cum laude*.

M. l'abbé Bessette a subi également son examen, lundi matin, à huit heures, et remporté la même palme *cum laude*.

M. le Curé de Québec, a fait dimanche dernier, un sermon des plus pratiques et des plus solides sur les dangers du théâtre. Il nous a montré d'un côté

l'immoralité, la licence qui se glisse dans presque toutes les pièces prétendues morales, d'un autre les périls que courent les imprudents qui vont assister à ces séduisants spectacle. Là où M. le Curé a frappé juste et fort, d'une manière vraiment remarquable, ça été dans la réfutation des raisons, ou mieux, des prétextes que l'on met en avant pour se justifier de prendre part à ces spectacles. Après une semblable instruction, il nous semble difficile aux gens véritablement chrétiens et bien pensants d'encourager de leurs souscriptions ces troupes qui nous viennent de partout, sous le curieux prétexte d'amuser et même de moraliser notre population. Moraliser un peuple par le théâtre! C'est un vrai comble, qui eut fait rire Voltaire lui-même.

Lundi a commencé ce qu'on appelle ici le *petit baccalauréat*. C'est une série d'épreuves très sérieuses auxquelles sont soumis nos amis des classes inférieures à la rhétorique. Elles durent trois ou quatre jours. Il est certain même que nos confrères des mathématiques auront de leur côté le plaisir d'un grand concours général sur toutes les mathématiques. Quel agréable moment pour ces Euclide en herbes, qui brûlent de rompre une lance avec les racines carrées ou les logarithmes, pour ces génies profonds à qui les problèmes les plus ardues sont des jeux d'enfants et qui passent le pont-aux-ânes sans broncher!

M. Beaudry, de Montréal, et M. E. Belleau du quatuor vocal ont chanté un grand duo à la messe dimanche dernier. Nous devrions peut-être dire qu'ils étaient trois artistes, car un malheureux petit oiseau, renfermé dans la Basilique, n'a cessé de piauler durant tous les offices. Cette note grêle, jaillissant comme un cri perdu entre les roulades des chantres, a nu considérablement à l'effet du morceau.

Les épreuves du baccalauréat commencent samedi, le 18 courant, pour les rhétoriciens, et lundi, le 20, pour les physiciens. Nos meilleurs souhaits.

Médailles Lorne.

Le concours de philosophie pour les médailles Lorne a eu lieu la semaine dernière. Voici les noms des lauréats. Premier prix: M. E. Lapointe; second prix M. A. Villeneuve. Qu'il nous soit permis de venir après tous les autres, présenter à nos heureux amis nos plus sincères félicitations. Les lauriers philosophiques ont ceci de particulier qu'ils ont comme un cachet spécial de grandeur et de noblesse qui en rehausse la valeur. Ce n'est plus une simple joute

littéraire, où l'imagination joue souvent le rôle principal, mais bien une lutte sérieuse dont l'arme principale est un jugement sain et éclairé, une intelligence riche de connaissances de toutes sortes. La philosophie est à la fois la base et le couronnement des études; nous ne saurions y attacher trop d'importance.

Séminaire de Rimouski.

Il y a quelques jours à peine, Monsieur le Grand Vicaire C.-E. Legaré faisait appel aux personnes charitables dans le but de fournir quelques volumes à la bibliothèque du Petit Séminaire de Rimouski. Nous sommes heureux de dire que sa voix a été entendue. Dès aujourd'hui, Monsieur le Grand Vicaire a reçu plus de 800 volumes, et de nouveaux dons arrivent tous les jours.

Doctorat en théologie.

Monsieur l'abbé W. Grant a subi ce matin l'examen solennel *ad lauream theologicam*. Le brillant succès qui a couronné le travail de Monsieur Grant constitue la plus belle récompense qu'il pouvait espérer. Cette couronne doctorale placée par l'Université au front de l'heureux candidat n'est pas le partage de tous. Il faut pour l'obtenir une somme de connaissances philosophiques et théologiques que tous les étudiants ne sont pas à même d'acquérir. Qu'il nous soit donc permis de présenter au Docteur W. Grant nos plus sincères félicitations.

Nécrologies.

Monseigneur l'Archevêque vient de perdre une de ses sœurs dans la personne de Mlle Agnès Taschereau, décédée à Ste-Marie de la Beauce et inhumée aujourd'hui. Monsieur l'abbé L.-H. Pâquet est allé assister à ses funérailles.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de Damase Beaudouin, Ecr., marchand de St-Pierre de Broughton. Il était père de Monsieur l'abbé Joseph Beaudouin, professeur d'histoire au Petit Séminaire.

Young à vingt ans.

Tout le monde connaît (moi excepté) les *Nuits* de Young. Les jeunes Anglais se passionnent pour ses élégies, qui sont d'une richesse de pensées et d'images incontestable. Mais au fond, il manque quelque chose à ces poésies, elles ne sont pas toujours l'expression de la

véritable douleur, et sans cela l'élégie perd beaucoup de ses attraits.

Il faut que le cœur seul parle en l'élégie.

Boileau l'a dit, Boileau, l'organo du bon goût et du bon sens.

Young, si mélancolique dans ses écrits, si sombre dans l'âge mur, était pourtant aimable et gai dans sa jeunesse, avant que des chagrins cuisants eussent attristé son âme. On raconte souvent un incident de sa jeunesse, qui montre quello était alors la formeté et on même temps l'originalité insouciance de son caractère.

Il se promenait un soir sur les bords de la Tamise, en compagnie de deux dames, ses amies d'enfance. Young, à cette époque n'était pas encore très renommé comme poète, mais on le recherchait comme le causeur le plus agréable et le plus spirituel qui fréquentait les salons de Londres. Lui et ses deux compagnes causaient donc avec une verve intarissable, jouant du coude quelque fois, car les promeneurs étaient nombreux, et à Londres, on n'est pas aussi subtil qu'à Paris, en matière d'étiquette... Mais voilà que la conversation commença à languir; déjà les bons mots sont épuisés, et il faut mettre en réquisition les lieux communs... après, il faudra bailler. Jamais homme n'avait été dans une position aussi critique que Young en ce moment. Un incident le sauva à propos, lui et sa joyeuse compagnie. Une feuille de papier, tournoyant avec la brise vint tomber à leurs pieds, le jeune homme la ramassa distraitement. C'était une affiche. Sur la feuille, Young se mit à lire ce qui suit, imprimé en gros caractères. "Au Waux-Hall, ce soir. "Othello," tragédie de Shakespeare;" etc. "Hé bien! dit-il, qu'on pensez-vous?" — "Nous y allons," dirent en même temps les deux jeunes dames, et l'on partit.

Waux-Hall est situé de l'autre côté de la Tamise, mais la traversée n'était qu'un plaisir de plus. Ce soir-là, la surface de la rivière n'était troublée que par les nombreuses embarcations qui la sillonnaient en tous sens.

Young, sur la prière de ses amies, sortit une petite flûte qu'il portait sur lui, et commença à jouer. Il jouait avec la perfection d'un musicien et avec l'âme d'un poète. Les sons de son instrument, tantôt clairs et saccadés, tantôt lents et monotones, étaient d'une douceur extrême. Ses modulations étaient variées et changeantes comme les rêves du jeune homme. Parfois, une mélodie grave et mélancolique entrecoupait deux trilles joyeux et sonores, comme une larme entre deux sourires.

Dès les premiers sons de l'instrument, plusieurs barques s'étaient rapprochées. Mais Young n'était pas un artiste à gages; il jouait pour lui, et non pour égayer le public et se donner en spectacle: aussi cessa-t-il dès qu'il se vit remarqué. Grand fut le désappointement parmi les auditeurs, on le manifesta par une grele de lazziis à l'adresse du jeune flûtiste, que l'on pensait timide. Une

soule barque persista à attendre, elle était montée par un jeune et brillant officier de la marine anglaise, ainsi que par plusieurs dames. Le jeune officier fit approcher son embarcation jusqu'à deux longueurs de rames, et là, s'adressant à Young:

Monsieur, dit-il avec un air de politesse affectée, veuillez donc achever s'il vous plaît, la charmante romance, interrompue si mal à propos tout à l'heure. — Monsieur, répondit Young s'efforçant de contenir sa colère, j'ai cru devoir m'en tenir là... — Mais c'est le désir de ces dames, vous devez alors... — N'insistez pas, je vous prie. — Et moi je vous supplie de ne point contrarier le désir de ces dames, poursuivit le jeune officier d'un ton ironique. — Je ne veux point, répéta Young, je ne veux point. — Vous ne voulez point jouer de bon gré, eh! bien, vous jouerez de force, reprit le jeune officier, en tirant de son habit un pistolet. Les dames qui avaient suivi cette scène sans songer à apaiser les acteurs, jugèrent qu'il était temps de tomber en pâmoison. Young était demeuré calme. Encore une fois, dit froidement l'officier en armant la détente. L'une des amies de Young se jeta devant lui pour le protéger: Vous jouerez, dit-elle, pour l'amour de nous. — Le jeune homme obéit, mais avant il dit à l'Anglais: — Vous gagnez, mais c'est grâce à cette enfant.

Il commença. Chose singulière! Young joua avec un sang froid remarquable les plus jolis morceaux de son répertoire.

Quand il eut fini, l'officier triomphant, le remercia de l'air le plus obligeant du monde. — Nous nous reverrons! dit simplement Young.

Pendant tout le reste du trajet, Young se montra gai et parut nullement affecté de son aventure. La représentation réussit à Waux-Hall, et il ne fut pas des derniers à applaudir.

Mais il avait remarqué quelqu'un parmi les assistants; il avait reconnu son officier. Quand tout fut fini, Young s'approcha, lui dit ces mots à l'oreille: — Demain, au parc St-James, j'ai le choix des armes, c'est l'épée que je choisis.

Le lendemain, Young attendait son homme au rendez vous. Il se mit à jouer de la flûte pour se désennuyer, et son adversaire le trouva, à son arrivée, jouant une gigue irlandaise des plus vives. — Vous arrivez fort à propos, dit-il à l'officier; vous allez danser. — Danser!..... s'écria celui-ci étonné; êtes-vous fou? — Je ne suis pas fou; vous allez voir. Et il exhiba un pistolet à son tour.

L'officier vit bien qu'il fallait obéir; force lui fut donc de s'exécuter. Il faut dire à l'honneur de Young qu'il n'abusa pas de son avantage; au bout d'un petit quart d'heure, il mit un terme à cette danse forcée. Maintenant, ajouta-t-il tranquillement, nous allons nous battre.

— Non pas, dit l'officier vaincu par le sang-froid de son adversaire; touchez là plutôt. On se sorra la main, et le différent se termina par le traditionnel dejeûner.

Depuis ce jour, le colonel W*** et Young furent les amis les plus sincères et les plus intimes des cercles de Londres.

A. D.

Réminiscence.

Le clocher qui sonne et le clocher qui fume.

Cette petite anecdote que nous offrons au lecteur ne nous a pas été personnelle. Cependant, revêtu de l'autorité du témoin lui-même et militant à sa manière en faveur de la vérité, elle ne sera pas déplacée dans nos colonnes, ni sans intérêt pour le lecteur sérieux. Voilà pourquoi nous osons la lui présenter.

Nous laissons parler le fortuné voyageur.

C'était au mois de juin 186... J'étais dans la rue de Rennes, à Paris, et je pressais le pas pour arriver à temps à la gare du chemin de fer de Versailles. En me pressant j'avais dépassé deux ouvriers auxquels je n'avais pas d'abord fait attention, et qui suivaient la même direction que moi, mais d'un pas moins précipité.

L'un portait une blouse, l'autre était revêtu d'un de ces habits bourgeois qui sont encore des vêtements de travail, mais qui indiquent un ouvrier d'un rang plus élevé, ou appartenant à une profession semi-libérale.

Tous deux parlaient à haute voix, mais la blouse avait le verbe bien moins haut que le paletot. Je ne saurais dire de quoi ils parlaient si une exclamation du paletot ne m'avait tout à coup frappé et fait ralentir le pas.

—Tiens, disait le paletot à la blouse, vois-tu ces deux clochers ?

Je regardai immédiatement autour de moi, mais je ne vis que le clocher d'une petite église. Cependant l'acclamation de l'ouvrier en paletot me fit regarder plus attentivement, et j'entendis plus facilement la suite.

—Eh bien ! disait le paletot, voilà le clocher de l'industrie et le clocher de l'impuissance ! Je compris, car à quelque distance de la chapelle, et plus haut que son clocher, s'élevait une orgueilleuse cheminée à vapeur. Le paletot parlait toujours.

—Voilà, poursuivait-il, le clocher de la production et le clocher de la consommation.

La blouse sourit. Le paletot s'échauffait : —Et vois-tu, c'est là le signe de notre époque. L'industrie, le progrès écrasent toutes ces vieilleries qui ne sont plus bonnes que pour les vieilles femmes et les petits enfants. L'homme est maître maintenant, il est émancipé ; c'est lui qui est son dieu, et la cheminée à vapeur a détroné le clocher.

La blouse approuvait sans trop comprendre ; le paletot ne comprenait peut-être pas davantage, mais il savait sa leçon par cœur et donnait avec assez de prétention ces belles phrases qui sont l'éducation de beaucoup des habitudes d'estaminet.

J'étais résolu d'intervenir si j'en trouvais l'occasion. Le paletot ne tarda pas à me l'offrir. Il vit que j'écoutais, il s'avavança vers moi, et je vis le moment où il allait peut-être me dire quelque chose de peu agréable, au sujet de ma curiosité, lorsque je le prévins en disant :

—Vous préférerez donc, monsieur, le clocher qui fume au clocher qui sonne ?

—Parbleu !

—Pourriez-vous me dire pourquoi ?

—Pourquoi ? C'est bien clair. À quoi sert votre clocher, qui sonne ? Qu'est-ce qu'elle fait venir dans cette misérable cabane ? des enfants, des vieilles dévotes, quelques femmes qui viennent là pour être vues, quelques fanéants, et des prêtres qui spéculent sur la crédulité publique pour vivre à ne rien faire. Au lieu que cette magnifique cheminée qui s'élève fièrement dans l'air, et qui lance des flots de fumée noire, elle est le signe de l'activité humaine, de la puissance de l'homme et du progrès de l'humanité. Grâce à cette cheminée, l'industrie marche, le commerce s'étend, des millions de bras sont employés et le bien-être se répand partout. Voilà la différence des deux clochers, comme je le disais à mon camarade : le clocher de l'église, c'est le clocher de l'impuissance ; la cheminée de l'usine, c'est le clocher de la production.

Il n'y avait pas moyen d'arrêter mon homme ; je le laissai aller. Quand il eut enfin débité toute sa leçon, je pris la parole à mon tour.

—Cher Monsieur, dis-je à l'ouvrier en paletot, permettez-moi de penser autrement que vous. Non certes que je méprise l'industrie et les progrès de notre temps. Mais d'abord je prétends que sans le clocher la cheminée à vapeur n'existerait pas.

—Comment cela ?

—Et que sans le clocher, la cheminée ne pourrait continuer d'exister.

—C'est fort !

—Si vous voulez bien m'écouter, je tâcherai de prouver ce que j'avance.

Je dois rendre cette justice à l'ouvrier parisien : il peut être égaré, mais il est loyal. Si j'avais eu affaire à quelque bourgeois frotté de science à la Voltaïre, mon interlocuteur eût fait une pirouette et serait parti en ricanant. J'avais affaire à un ouvrier qui peut être trompé, mais qui ne demande pas mieux que d'être éclairé. Le travail assainit l'âme ; l'homme qui travaille peut être ignorant, il n'est pas de mauvaise foi. Et c'est pourquoi les sophistes qui veulent séduire le peuple, afin de l'exploiter plus facilement, lui inspirent la haine du prêtre et des bourgeois chrétiens ; ils savent bien qu'ils ne peuvent assoir leur succès que sur les préjugés, et ils s'efforcent de montrer au peuple des ennemis dans ceux qui sont seuls ses véritables amis.

L'ouvrier en blouse, bonne figure de travailleur, sembla me regarder d'un air de reconnaissance. Le paletot m'écouta avec la plus grande attention. Voilà à peu près ce que je dis :

—Avez-vous, mes amis, fait attention à un fait qui est vraiment frappant ? Quels sont les peuples qui font progresser la science et l'industrie ? Sont-ce les Turcs, les Chinois, les Arabes ? Non ; ce sont les peuples chrétiens qui sont à la tête du mouvement industriel et scientifique, c'est chez les peuples chrétiens que fleurissent la science, l'industrie et le commerce. D'où cela vient-il ? Qui est-ce qui a transformé l'esclave en ouvrier et citoyen libre ? Qui est-ce qui a fait disparaître la tyrannie et l'oppression ? Qui est-ce qui a défriché l'Europe ravagée par les barbares ? Qui est-ce qui a versé sur la terre cette masse de vérités morales et intellectuelles, qui, en élevant le niveau des esprits, a rendu possibles les merveilles découvertes des temps modernes ? Qui est-ce, mes amis ? N'est-ce pas le Christianisme ? Ne sont-ce pas les moines et les saints, et ces prêtres qui passent encore leur vie à enseigner l'enfance à combattre les vices, si contrairement à la prospérité même matérielle, à prêcher les vertus, sans lesquelles les progrès matériels ne peuvent mener qu'aux abîmes ? Et où donc ces prêtres, ces moines, ces religieux, ces riches qui se dévouent au service des pauvres, où puisent-ils leur dévouement, si ce n'est dans leur foi, dans cette foi au Christ, qui s'alimente dans les églises, au pied de l'autel, à l'ombre du confessional, près de ces clochers que vous avez vraiment tort de mépriser.

(à continuer.)

Un corniste avait produit avec son instrument un son des plus étranges.

—Qu'est-ce qu'il fait donc là ? demanda Mme B...

—Ne faites pas attention, répondit Vivier, il a un dérangement de cor !

Conditions de ce Journal.

L'Abuille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abuille.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier ; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Conet ; à St-Anne, M. G. Goudreau ; à Sorel, M. O. Beland ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à St-Thérèse, M. J. Lord ; à Chicoutimi, M. E. Gagnon ; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin ; à Rimonski, M. J. Rioux ; à l'Assomption, M. A. Marsolet ; au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.